

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 JUIN 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc.—Nos gravures : La magie dans l'Inde : La Fête-Dieu à Montréal ; L'éducation en Chine.—Au poète auteur de "Merci."—Étymologie, par Hector Servadee.—Poésie : Le Gladiateur, par Auguste Baizeux.—Notes et impressions.—La médecine en Chine.—Chronique de Québec, par Philéas Huot.—Primes du mois de mai.—Le billard.—Récréations de la famille.—Feuilletons.

GRAVURES : La Fête-Dieu à Montréal.—La magie dans l'Inde.—L'éducation en Chine : Une école chinoise.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

CONCOURS MERCIER

M. Ulric Barthe, attaché à la rédaction de l'Electeur, de Québec, a remporté le prix du Concours Mercier.

L'honorable Premier-Ministre de la province de Québec avait, comme on le sait, donné pour sujet : *La femme Canadienne*, et l'arène était depuis longtemps ouverte aux écrivains. Plusieurs ont répondu à l'appel, et les manuscrits n'ont pas fait défaut aux juges.

Nous publierons, dans notre numéro de la semaine prochaine, le travail de M. Barthe.



Le Derby a été couru à Epsom, il y a dix jours, et le vainqueur a fait gagner près de deux millions et demi à certains parieurs et environ vingt-cinq mille piastres à son propriétaire, et ce, à Londres seulement.

Les prix des courses des chevaux n'ont pas toujours atteint ces chiffres qui semblent invraisemblables et il faut reconnaître, que cent vingt-cinq mille francs pour une course de deux à trois minutes, est un tarif qui doit faire rêver tous les cochers de Montréal.

Mais, je le répète, ne croyez pas qu'il en ait toujours été ainsi, car on lit dans l'histoire de Berry, (c'est Larousse qui le répète) qu'Archambault de Bourbon, beau-frère du roi Louis le Gros, et sa femme Agnès de Savoie, établirent en 1136, une course de chevaux, s'engageant à donner un marc d'argent au vainqueur et cinq sols à celui qui le suivrait de plus près.

Ce furent les premières courses fondées en France.

Depuis cette époque, on a fait bien des progrès, et toutefois on peut qualifier de progrès la manie qui s'est répandue dans le monde entier d'établir des courses un peu partout.

. Il est impossible de se faire une idée des

sommes qui ont changé de mains pendant la journée des courses du Derby.

A Montréal—ce sont les journaux qui nous l'ont appris—de nombreux paris ont été faits et un déplacement de cent mille piastres au moins a eu lieu.

Voici comment on opère :

Quelques mois avant les courses, les paris sont ouverts, et c'est généralement dans un hôtel de la rue Saint-Jacques ou au Windsor, que la chose a lieu. Chaque parieur achète des billets, moyennant cinq piastres pièce, ce billet porte un numéro, et on peut en acheter autant qu'on le veut et qu'on le peut.

Tous les chevaux inscrits dès leur naissance dans les registres du Derby sont considérés comme pouvant courir, bien qu'en réalité il n'y en ait qu'un très petit nombre qui puissent prendre part à la course, et c'est ainsi que cette année neuf seulement sur trois cent dix-sept ont paru sur la piste.

Le jour des courses, alors que le résultat est connu, on procède au tirage au sort, et après l'appel de chaque numéro, on tire le nom d'un cheval.

Les heureux gagnent de fortes sommes. A Montréal, ceux (je dis ceux car chaque numéro est double,) qui sont tombés sur le nom du cheval gagnant ont reçu chacun trois mille piastres, d'autres ont gagné deux mille, mille, cinq cents piastres, selon l'ordre dans lequel les chevaux sont arrivés.

A part ce système, il y a aussi les paris qui portent sur tel ou tel cheval nommé d'avance.

. Comme on le voit, il s'agit d'une véritable loterie, tout ce qu'il y a de plus loterie, et quand on sait que l'on parie ainsi dans chaque ville d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, de l'Inde Anglaise, du Canada, d'Australie, et de chacune des colonies de la Grande-Bretagne, on peut affirmer, sans craindre de trop s'avancer, que la journée du Derby fait perdre et gagner au moins cinquante millions de piastres.

Au reste, et que ceci soit bien compris, les Anglais sont les gens qui présentent le plus les chances aléatoires d'une affaire quelconque, ce sont les plus grands parieurs du monde, tout leur sert de prétexte à gageure, qu'il s'agisse de courses de chevaux, de chiens, d'hommes, d'ânes, de pigeons, que l'on prenne pour base, la paix, la guerre, la pluie, la grêle, le tonnerre, le beau temps, d'élections, de maladie, de mort, de n'importe quoi, il y a toujours un Anglais prêt à parier.

On a vu les loyaux sujets de Sa Majesté parier qui, pour un garçon, qui pour une fillette, à l'approche d'une naissance royale.

Un mari parie avec sa femme quand il ne peut pas trouver d'autre personne. Les écoliers parient entre eux, les douces et blondes miss aux grands pieds parient comme des hommes.

On parie dans la rue, en voyage, au théâtre, sur l'eau, sur terre, en ballon, partout.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est de voir ces mêmes enragés parieurs, ces amateurs forcés de la fortune, du hasard, jeter les hauts cris sitôt qu'on prononce devant eux le mot de loterie, et on les a vu se voiler la face et entendu crier au scandale quand on a organisé la loterie nationale.

Cette inconséquence est tellement flagrante, qu'on a lieu de se demander si ces intolérants sont de bonne foi.

. Si vous voulez maintenant savoir à quoi vous en tenir sur l'utilité des courses, lisez les lignes suivantes de M. Kervigan :

Elles sont, dit-il, aussi désastreuses en Angleterre, pour toutes les classes de la population que les jeux de Bourse en France pour les capitalistes grands et petits, et que le jeu de roulette à Bade ou à Hombourg. Le Tattersall de Londres attire dans son gouffre les joueurs ou parieurs, ce qui est la même chose, de toute condition, ducs et riches gentlemen, marchands, commis, épiciers, fonctionnaires publics, maîtres d'hôtel, commissionnaires, bouchers, domestiques des deux sexes, ouvriers, palefreniers, apprentis. Après cette foule qui est la nation même, viennent les bohèmes du turf, gens sans feu ni lieu, oiseaux de proie s'abattant sur les champs de courses comme sur un champ de bataille, où des milliers de dupes laissent

leur fortune et quelquefois leur honneur. L'escroquerie, la coquinerie se glissent même dans les rangs dorés des riches turfistes et des nobles sportsmen. Quelquefois c'est un jockey qui, pour une forte somme, se vend aux adversaires de son maître et fait perdre la victoire au cheval le meilleur et le plus renommé. C'est souvent le propriétaire d'un cheval fameux qui parie de petites sommes pour ce cheval et des sommes considérables contre, puis qui, donnant ordre à son jockey de se laisser battre, réalise par cette friponnerie d'énormes bénéfices, etc., etc.

C'est en effet de la friponnerie et c'est ce qui distingue ce genre de pari, de la loterie nationale qui est conduite d'une manière très honnête ainsi que cela a été prouvé lors de l'enquête que vous savez.

Mais tout cela n'empêche pas les intolérants britanniques de dire que la loterie est chose impie et de continuer à parier sur les jambes ou les pattes des autres bêtes.

. La bonne ville de Montréal est en vaine de charité.

La Place-d'Armes est plus animée que jamais, et des quatre coins la foule converge vers le point central, le square, transformé en vente de charité que l'on a baptisé de nouveau du nom de Kermesse, nom qui m'est cher, car il porte en lui comme un parfum du pays natal que l'on n'oublie jamais.

Dans le nord de la France, où l'on a conservé avec soin les vieilles coutumes, la fête de chaque ville ou village se nomme Kermesse ou *ducasse*, et ceux qui ont assisté à ces réjouissances ne les oublient jamais, pour la bonne raison que l'on est certain d'en emporter au moins une indigestion de premier ordre.

Autrefois, en Hollande et en Belgique, après une Kermesse employée comme de bons Flamands seuls savent la faire, c'est-à-dire à vider un nombre incalculable de pots de bière, on avait l'habitude de faire frapper une médaille, souvenir de ce grand jour de libations, portant l'inscription suivante : « De bien boire sois *memor*, » et plus tard ces grands buveurs, en relisant ces mots, sentaient une larme mouiller leur œil, et des rêves pantagruéliques hantaient leur crâne.

Aujourd'hui encore, malgré les chemins de fer, le téléphone, on a conservé l'habitude archi-centenaire de *sémouvoir* royalement le jour où les jours de la Kermesse—cela dure par fois une semaine—et en voyant défiler les compagnies de francs tireurs, d'arbalétriers, de joueurs de billon et de dix autres sociétés, un étranger s'étonne toujours un peu de cette mise en scène moyen-âge.

. Ces fêtes sont le commencement de bien des mariages et au point de vue du peuplement, la Kermesse est une institution qui doit être des plus encouragées.

On dit que la dernière Kermesse de Montréal a eu ce point de ressemblance avec celles des pays flamands, qu'elle a été témoin aussi de l'incendie de bien des cœurs, mais je n'affirme rien.

Il est possible que cela ait été très vrai, alors et que le même phénomène se renouvelle cette année.

Puisque je viens de vous parler de choses d'amour, voulez-vous savoir comment les jeunes gens s'engagent dans certain pays ?

Ne criez pas à l'invraisemblance quand vous m'aurez lu, car je l'ai entendu, de mes oreilles, oui, plusieurs fois dans plus d'un village de l'Artois.

Quand le gars en arrive au moment des aveux, voici comment il s'exprime en parlant à celle qu'il aime :

—M'as tu quèr ?

—Aoui que j't'ai quèr.

—Ben vrai ?

—Ben vrai...

—Rack den m'bouche!...

Ceci est du patois ; voici la traduction libre :

—M'aimes-tu ?

—Oui, je t'aime.

—Ben vrai ?

—Ben vrai...

—Crache dans ma bouche.

Pouah ! c'est horrible, c'est dégoûtant n'est-ce pas ? Eh bien ! non, cela passe très bien là-bas.

Mais vous dire que les choses se passent de la